

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



COMEAU Germaine, *Laville*, Moncton, Perce-Neige, « Prose »,
2008, 273 p. ISBN 978-2-922992-46-5

Daniel Long

Number 22-23, Fall 2012, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1014987ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1014987ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (print)

1916-7334 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Long, D. (2012). Review of [COMEAU Germaine, *Laville*, Moncton, Perce-Neige, « Prose », 2008, 273 p. ISBN 978-2-922992-46-5]. *Port Acadie*, (22-23), 246–248.
<https://doi.org/10.7202/1014987ar>

COMEAU Germaine, *Laville*

Moncton, Perce-Neige, « Prose », 2008, 273 p.

ISBN 978-2-922992-46-5

Le troisième roman de l'écrivaine néo-écossaise Germaine Comeau (après *L'Été aux puits secs* [1983] et *Loin de France* [1997]) s'engage dans une aventure assez originale. Bien que le thème de l'achronie soit aisément reconnaissable dans la littérature acadienne — notamment dans l'œuvre d'Antonine Maillet —, la volonté d'imaginer une cité acadienne rayonnant sur tout le Canada, d'après une sorte de réalisme utopique, constitue une démarche inédite. Une véritable uchronie est construite par deux personnages du roman, une jeune écrivaine de la Baie Sainte-Marie nommée Ariane, qui est aux études à Paris, et la mère de celle-ci (Sophie). De longs extraits du roman sont enchâssés par les confidences qu'Ariane fait à Sophie (au moyen d'un échange de courriels), si bien que la majeure partie du roman consiste dans l'histoire de quelques habitants d'une métropole fictive nommée simplement Laville. Le texte encadrant et le texte encadré en question sont précédés d'un chapitre intitulé « Dans les temps d'avant » où Sophie, au moyen d'une sorte de récit-confession, relate les événements de son enfance et de son adolescence qui ont formé son imaginaire et son tempérament.

« Dans les temps d'avant » se voudrait une mise en situation psychologique, soit le dévoilement progressif d'une pensée, d'une faculté imaginative et d'une individualité. Ce récit à la première personne permet au lecteur de mieux cerner le caractère de la narratrice et d'en percevoir plus distinctement les nuances. Ayant grandi dans les années 1950 et 1960, Sophie a été animée d'un désir brûlant de liberté, éveillé par la révolution culturelle qui s'est opérée à cette époque, notamment dans le domaine de la musique populaire. Dans le même temps, la vie rangée au foyer et à l'école l'a étouffée, ce qui l'a inéluctablement exaspérée et démoralisée : « *J'emporte mon bouillonnement intérieur dans mon lit. [...] je ferme les yeux dans une noirceur qui ne fait qu'accentuer mon désespoir et ma solitude. Je me retourne et je me contorsionne cent fois sous l'emprise du démon qui me hante et qui échappe à ma raison. Je suis prisonnière d'un mal que je ne comprends pas* » (p. 69). Par conséquent, un besoin toujours plus dévorant de s'enfoncer dans l'univers du rêve,

de l'indépendance d'esprit, s'est fait sentir. Cette relation des espoirs d'enfance et d'adolescence se termine sur l'arrivée d'un téléviseur dans la maison, à l'époque où le président Kennedy est assassiné. C'est à cet instant précis que les illusions longuement entretenues se sont effondrées : « *Un homme, un président, un pays, un rêve... fauchés par trois coups de rifle. Trois coups qui ne sont pas un accident. Pendant toute la fin de semaine, je reste clouée au téléviseur, comme si plus je vois d'images, moins ce sera pénible. La télévision produit un effet contraire* » (p. 85).

On passe ensuite aux années 2000. Sophie et son mari Robert ont des jumeaux (Ariane et Alexandre) dans la vingtaine, Ariane étant déjà étudiante à Paris à ce moment-là. Dans les courriels qu'elles s'envoient régulièrement, Sophie a l'occasion de parler à sa fille de sa vie de collègue, qui a été pour elle « *une porte de sortie, un autre monde, isolé et sécurisant* » (p. 93). Cette expérience semble l'avoir sortie en bonne partie du désabusement dans lequel elle était tombée. Lors d'un séjour dans un château bourguignon, où elle prévoyait de s'atteler à un travail de recherche, Ariane entreprend d'écrire un roman qui décrit la vie quotidienne dans un centre urbain acadien : « *J'ai pensé qu'en établissant un contraste entre deux milieux je comprendrais plus clairement le mien* » (p. 103). Cette ville (située dans le bassin des Mines) est la représentation manifeste d'une Grand-Pré dont la population n'aurait subi aucun traumatisme historique. Laville est une cité phare de deux millions d'habitants, ainsi que « *le joyau culturel du Canada* » (p. 111); elle est dotée de canaux et d'un Quartier latin, étant construite sur le modèle de Venise, d'Amsterdam et de Paris. Les habitants ayant reçu de solides appuis identitaires et socioculturels, les personnages sont aux prises avec des préoccupations résolument modernes qui rejoignent les aspirations de l'individu. Toutefois, la vie urbaine a quelque peu déraciné certains citoyens, qui cherchent à se ressourcer spirituellement dans les milieux rural et naturel selon toute apparence plus harmonieux. Des individus à la personnalité singulière, voire insaisissable, évoluent dans cet espace imaginaire, en conformité avec le caractère irréel du projet entrepris.

Lorsqu'Ariane est obligée de poser la plume pour revenir à ses études, c'est sa mère qui prend la relève. Le roman se transforme alors en une méditation sur l'institution du mariage comme l'union symbolique du passé et de l'avenir dans la continuité du présent. Dans l'avant-dernier chapitre de *Laville* (« Astheure II »), Sophie se livre à une réflexion sur la société contemporaine, et singulièrement sur le déroulement temporel dans un monde où Internet est omniprésent : « *[...] je m'arrête un instant pour me laisser émerveiller par le chemin qu'a parcouru la technologie dans les dernières semaines. La ligne du temps se compresse. Le pouvoir*

du présent à découvrir s'offre à moi avec la clairvoyance d'un visage rassurant » (p. 250).

Laville se clôt sur un chapitre intitulé « La connivence », qui est véritablement autonome par rapport au reste de l'œuvre. De l'aveu de la narratrice, ce texte est un « à-côté » (p. 265); il « n'est [...] rien de plus qu'un bric-à-brac de notes et sa lecture n'est aucunement nécessaire à la compréhension de *Laville* » (p. 265). Ceci dit, les idées qu'on y formule ont de quoi surprendre le lecteur, notamment les considérations sur la langue, qui semblent se trouver en contradiction avec plusieurs aspects du projet d'écriture mis à exécution par Ariane et Sophie. Il n'empêche que ce chapitre inattendu ranime un débat important sur la relation étroite, mais parfois conflictuelle, entre le français standard, le franco-acadien et l'anglais.

En somme, le projet que Germaine Comeau a élaboré dans *Laville* s'avère à la fois insolite et fascinant. Le programme est d'autant plus attrayant qu'il est visiblement tourné vers le présent et l'avenir. En ce sens, la représentation de *Laville* tient davantage de l'idée de fondation d'une ville acadienne que de l'évocation nostalgique d'une cité qui aurait dû exister. Seulement, la structure narrative du roman ne permet pas de mener à bien l'objectif qui semble avoir été fixé, et ce, en raison d'un enchaînement dramatique flou et irrégulier. Plus précisément, on ne voit pas clairement comment et pourquoi les événements marquants de l'enfance et de l'adolescence du personnage principal ont pu mener à la représentation littéraire d'une métropole fictive, outre que cette agglomération imaginaire parviendrait — dans une certaine mesure — à recréer des illusions cruellement perdues. Ainsi, les trois récits en question (celui de la jeunesse de Sophie, celui de *Laville* et celui des réflexions introspectives d'une Sophie plus âgée) se suivent sans se combiner réellement. Néanmoins, il s'agit d'une entreprise louable et séduisante, qui a le mérite d'offrir une perspective plus vaste sur l'Acadie d'aujourd'hui et de demain.

Daniel Long
Université Sainte-Anne